



*Petit Courrier des Dames.*  
*Rue Meslée N° 25.*

*Costume d'une mariée Coiffure ornée d'un voile de dentelle et de fleurs d'oranger exécutée par  
M<sup>r</sup> Nardin Boulevard des Italiens N° 5. Robe de tulle brodée garnie de côques et de volans.*





# PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N<sup>o</sup> 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue de Richelieu, N<sup>o</sup> 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

### LA JEUNE MARIÉE.

ÉLEVÉE au couvent avec Josephine de B..., une conformité d'âge, de goûts et de caractère, établissait entre nous une de ces liaisons qui semblent devoir subsister toute la vie. Elle avait quinze ans quand ses parens la rappelèrent à



Toulouse, où sa fortune et ses talens devaient en faire le plus bel ornement de la société. Orpheline et dépendante de mon tuteur, je restai au couvent; les lettres affectueuses de Joséphine venaient régulièrement en adoucir les ennuis. Cette impatience que les jeunes personnes ont ordinairement de devenir libres, nous l'éprouvions aussi, mais avec le projet de donner à l'amitié les instans que les convenances filiales lui dérobaient alors. Enfin Joséphine épousa M. de St-Valery, et trois mois après, j'étais la femme du colonel de P... Mon mari était justement de Toulouse, connaissait M. de St-Valery; Joséphine y était établie; que de motifs pour m'y fixer avec joie! Dès-lors, la plus tendre intimité nous rapprocha l'une de l'autre. Joséphine devint mère, et je me consolais en berçant sa fille de la douleur de n'avoir pas d'enfans. Six ans s'étaient écoulés dans un état de calme parfait : heureuse de l'amour de mon mari, de l'amitié de M. et M<sup>me</sup> de St-Valery. Je croyais avoir fait un pacte avec le bonheur, quand des circonstances accablantes vinrent en interrompre la durée.

Des relations d'intérêt s'étaient formées, à mon insu, entre mon mari et celui de Joséphine. Après une campagne longue, dispendieuse, et où le colonel fut blessé, il m'écrivit, m'avoua des engagemens qu'il avait contractés avec M. de St-Valery, l'incertitude d'une créance sur laquelle il avait compté pour les remplir, et me déclara que, l'inquiétude que lui causait cette affaire ayant empiré sa blessure, je n'avais pas un instant à perdre si je voulais le revoir. Je communiquai cette lettre à mes amis; ils m'offrirent des délais, mais je crus voir de l'embarras dans cette proposition. Joséphine me fit quelques remontrances sur la tenue de ma maison, et la prodigalité du colonel. Leur générosité me sembla de l'orgueil, et leurs conseils une supériorité à laquelle ils ne m'avaient point accoutumée. Aigrie par le chagrin, la fierté naturelle à mon caractère reprit le dessus. Je vendis mes effets les plus précieux, réalisai quelques fonds, et envoyai à M. de St-Valery la somme dont nous étions débiteurs envers lui. J'écrivis à Joséphine une lettre qui n'admettait aucune justification, et je volai auprès de mon mari avec l'enivrant espoir que mes soins et les arrangemens que je venais de prendre adouciraient ses maux. Hélas! il était trop tard... Son souvenir et mes larmes allaient seuls remplir mon existence.



Le colonel avait, en Angleterre, une sœur, dont il m'avait souvent parlé, et avec laquelle j'étais en correspondance; voulant abandonner cette France, où je croyais ne pouvoir plus compter d'amis, je résolus d'aller me fixer près d'elle. J'y fus reçue avec empressement. Ma belle-sœur était bonne dans toute l'acception du mot. Son humeur douce et égale répandait une paix inaltérable dans sa maison. Tout était heureux auprès d'elle, je crus moi-même pouvoir l'être encore.... Je me trompais; mon cœur, accoutumé aux plus chères affections, se trouvait isolé dans ce monde nouveau. Malgré moi, mes vœux et mes espérances se reportaient sans cesse vers mon pays; je m'accusais d'injustice envers Joséphine. Je songeais à ses enfans; ma destinée me semblait rattachée à la leur, et pourtant.... nous étions séparés.

Un jour je reçois une lettre de Paris. Un notaire, dont le nom m'est inconnu, m'apprend que l'affaire qui m'a presque ruinée dix ans auparavant, se trouve terminée par suite d'une longue liquidation, et qu'il ne manque que ma signature pour toucher le capital et les intérêts. Incertaine de savoir à qui je devais envoyer ma procuration, j'obéis à mon vif désir de retourner à Paris.

J'essaierais vainement de peindre les sensations qui m'agitèrent en touchant le sol de la France. Déjà l'air natal avait changé mes idées, répandu un baume bienfaisant sur les plaies de mon âme. La retraite avait adouci mon caractère, j'avais oublié les torts de M. et M<sup>me</sup> de St-Valery; je ne me rappelais que les miens, et je voulais les réparer en allant les surprendre à Toulouse.

Un matin que j'étais à l'église, je vois la chapelle où je priais ordinairement, ornée plus que de coutume; des femmes élégamment vêtues, tout ce qui annonce enfin une cérémonie. En effet, une demoiselle moins remarquable encore par son costume de mariée que par l'air de vertu et de bonheur répandu sur toute sa personne, en était l'objet. J'admirai la grâce de sa taille à travers un superbe voile d'Angleterre, attaché à ses beaux cheveux. Une robe en tulle brodée, ornée de trois volans surmontés d'une rangée de coques. Quelques fleurs virginales, entremêlées dans sa blonde chevelure, composaient l'élégante parure de la jolie fiancée. Son jeune époux était agenouillé près d'elle, et le prêtre, après avoir appelé sur eux les bénédictions du ciel, prononça un



simple et touchant discours qui fut recueilli dans tous les cœurs. Frappée de la beauté de cette jeune personne, de son regard, qui semblait ne m'être pas inconnu, je me hasardai à demander son nom. C'est, me répondit-on, M<sup>lle</sup> de St-Valery; sa mère est là-bas, à gauche; et je reconnus Joséphine. La messe était finie, les mariés et la famille étaient entrés dans la sacristie; l'émotion et la surprise m'ôtent la faculté de réfléchir; je les suis, comme entraînée par un pouvoir surnaturel; je cherche Joséphine, me nomme, et tombe évanouie entre ses bras.

Quel moment enchanteur pour moi que celui où, reprenant connaissance, je me vis entourée de tout ce qui pouvait encore m'être cher! Point d'explication, point d'excuses; je pressai la main de mes amis: quelles paroles auraient dit davantage!

Cette journée, que je croyais indifférente, comme toutes celles qui se succédaient pour moi depuis long-tems, fut délicateuse. Joséphine m'énumérait avec enthousiasme les qualités de son gendre; M. de St-Valery s'enorgueillissait moins de sa fortune que de la réputation distinguée qu'il s'était déjà acquise dans le barreau. Quant à leur charmante fille, insouciant, comme on l'est à seize ans, sur les événemens les plus importants de la vie, et élevée en province avec simplicité, elle ne pouvait se lasser de contempler les parures que son mari avait choisies pour l'embellir. Rien effectivement ne pouvait surpasser la beauté de ses cachemires, la richesse de son écrin et le goût qui avait guidé le choix de tous ces jolis riens, qui sont de rigueur dans une corbeille de mariage. Un bal magnifique termina le beau jour, et les toilettes et les charmes de celles qui les faisaient valoir, s'y disputèrent le prix; mais on put dire sans prévention que la jeune mariée les éclipsait toutes; je crus même remarquer que sa petite coquetterie en était trop flattée, aussi lui dis-je avant de me retirer, et en l'embrassant: « Ton mari a le » *premier* fait battre ton cœur, ses vertus et son caractère » do vent te rendre heureuse; mais si jamais il s'élève un nuage » entre vous, oppose ta tendresse à son injustice, ta constance » à sa légèreté, et rappelle-toi ce vieil adage, dont j'ai fait » l'expérience, c'est qu'en amour comme en amitié,

« Toujours on cherche, on désire, on regrette,

« Ce qu'on aime pour la première fois. »

R. D.



La mode des boutons placés très-serrés les uns contre les autres, ne s'adaptent pas seulement aux redingottes, on en pose quelquefois trois rangées sur des robes fermées : les deux rangs, placés sur les côtés, vont en s'élargissant vers le bas pour former le tablier. Il entre neuf douzaines de boutons dans la composition de ce nouveau genre de garniture.

Rien de nouveau dans la coupe des chapeaux, toujours formes *pélerines*, pour la paille d'Italie, Suisse, ou cousue; toujours un gros nœud sur le côté, quelquefois une frange en termine les bouts.

On voit moins de plumes et de maraboux sur les chapeaux; de grosses *roses* ou *pivoines* sont seules en possession d'orner les pailles de riz.

On n'aperçoit nul changement dans l'arrangement des cheveux. Les deux grosses touffes se maintiennent en faveur. Espérons que le génie inventif de MM. les coiffeurs s'occupera à nous chercher, pour l'hiver prochain, quelque mode gracieuse, qui viendra rompre l'uniformité de celle-ci. Nous nous sommes assurées d'avance les talens de MM. *Nardin*, *Narcisse* et *Ferdinand*; ces trois coiffeurs, spécialement attachés à notre Journal, nous donneront cet hyver des coiffures charmantes. En attendant qu'on danse, comme il est très-probable qu'on se marie toujours, nous offrons aujourd'hui une coiffure de mariée, de la composition de M. *Nardin*.

### ANECDOTE.

Dans un moment où les *Polichinelles* viennent d'avoir une vogue aussi générale, vogue que le talent, vraiment étonnant, de MAZURIER soutient encore, on lira peut-être avec plaisir l'anecdote suivante :

M. GUEULETTE, qui s'est distingué dans la littérature par plusieurs pièces de théâtre assez jolies, par quelques romans et surtout par des contes qui, dans le tems, ont fait fortune, avait une maison de campagne à Choisy-le-Roi, où il s'amusa avec une société de gens de son état, avocats, notaires et procureurs, à jouer des comédies; mais surtout des farces,



des parades et des pièces de marionnettes : M. *Gueulette* avait entr'autres un talent supérieur pour faire le *Polichinelle*.

Bien que les plaisirs de cette société fussent très-innocens , car les femmes et les enfans de tous ces honnêtes gens , étant de la partie , rendaient ces réunions de vrais amusemens de famille ; comme ces acteurs-amateurs laissaient échapper parfois des plaisanteries un peu fortes , il advint que le curé de Choisy crut trouver quelque chose de répréhensible à ces rassemblemens ; il en dit même un mot au prône , ce qui engagea M. *Gueulette* et sa compagnie à ne plus assister à la grand'messe ; mais il ne fut pas long-tems sans être obligé d'avoir recours à son pasteur. L'on sait que , pour bien faire le *Polichinelle* , il faut mettre dans sa bouche un petit instrument qu'on appelle *pratique* , qui fait paraître la voix enrouée. M. *Gueulette* , quoique très-accoutumé à s'en servir , eut le malheur d'avaler sa *pratique* ; elle s'arrêta dans son gosier , et pensa l'étrangler ; il cria pour qu'on vînt à son secours. D'abord on crut qu'il plaisantait ; mais , le voyant devenir crammoisi , on comprit qu'il ne badinait pas ; on fut même très-allarmé , et le chirurgien du village , qui fut appelé , trouva le cas tellement grave , qu'il conseilla de recourir de suite aux secours spirituels ; on alla chercher le curé , qui trouva le mourant , entouré de ses amis , *Gilles* , *Cassandre* et M<sup>me</sup> *Gigogne* , qui tous étaient en pleurs à ses côtés ; le pauvre *Polichinelle* voulut commencer par témoigner à son curé les bonnes dispositions dans lesquelles il allait expirer ; mais , comme la fatale *pratique* l'obligeait à s'énoncer d'une manière tout-à-fait comique , loin d'édifier le bon curé , il le scandalisa au point de le mettre en colère , en voyant qu'on pouvait se moquer ainsi d'un homme de son caractère. Il s'en fallut peu que M. *Gueulette* ne fût au moment d'être enterré pour prouver à son pasteur qu'il était de bonne foi ; mais enfin tout s'éclaircit ; le curé revint de son erreur , et M. *Gueulette* de sa maladie , et renonça pour toujours , comme on peut le penser , à la dangereuse *pratique* de *Polichinelle*.

## VARIÉTÉS.

Tous les journaux ont annoncé les nominations des deux nouveaux académiciens , MM. Quelen et Soumet. En dépit

des railleries que, depuis un tems immémorial, on s'est toujours plu à répandre sur cette réunion d'hommes distingués par leur mérite, nous croyons que notre jeune poète a pensé, comme *Fontenelle*, qu'il était fort doux de se dire : « *Il n'y a donc plus que trente-neuf personnes dans le monde qui aient plus d'esprit que moi.* » Ce spirituel écrivain a dit encore en parlant de l'académie :

Sommes-nous trente-neuf, on est à nos genoux,  
Mais sommes-nous quarante, on se moque de nous.

Un journal des États-Unis parle d'une course de chevaux qui a eu lieu près de Philadelphie ; la carrière devait être parcourue au trot ; le vainqueur n'a mis que trois minutes pour faire une lieue !

Qui pourrait ne pas apprendre, avec un vif intérêt, le retour de deux artistes célèbres dans leur patrie ? M. et M<sup>me</sup> Boucher revoient enfin leurs pénates, leur famille, leurs amis, après cinq ans d'absence, de succès, de triomphes éclatans, sanctionnés par les témoignages et les éloges les plus flatteurs de plusieurs têtes couronnées et des grands de l'Allemagne, de la Prusse et de la Russie. La France a été privée trop long-tems des talens de M. et M<sup>me</sup> Boucher ; espérons qu'elle trouvera un moyen de les fixer irrévocablement chez elle, et qu'elle sentira que l'émigration des grands talens est toujours humiliante et fâcheuse pour une nation amie et protectrice des beaux-arts ; n'est-ce pas, en effet, un spectacle affligeant que de voir la célébrité la plus méritée, unie aux qualités du cœur, aux vertus domestiques, obligée de s'expatrier, de s'exposer aux dangers, aux fatigues inséparables des longs voyages, pour obtenir le prix qui lui est dû, et s'assurer, dans l'avenir, un repos qu'on ne peut espérer que du génie dans sa force et dans son courage (1). Si M. et M<sup>me</sup> Boucher avaient besoin, pour fixer l'attention publique, et obtenir un intérêt qui leur revient de droit, que je fisse connaître une scène de leur retour, je dirais que le plus grand hasard m'en

(1) M. Boucher est dans l'intention de donner des leçons d'accompagnement et de perfectionnement. Il demeure rue du Grand Chenet, n° 19.



a rendue témoin, et que j'ai été profondément émue des divers sentimens qui l'ont accompagnée.

M. et M<sup>me</sup> Boucher, en partant pour les pays étrangers, avaient laissé leurs enfans à Paris, et les avaient confiés à des amis dont la constante affection, les procédés, les soins, se trouvent plus dans les livres que dans la société. En leur absence, l'amie incomparable qui leur servait de mère, succomba à une maladie longue et douloureuse. Son mari et sa fille, héritiers de son ame et de son cœur, continuèrent aux enfans des sentimens paternels, qui ne se sont pas plus démentis que ceux de parens tendres et dévoués. C'est au milieu de cette famille que M. et M<sup>me</sup> Boucher les ont retrouvés et embrassés. Qui pourrait peindre les diverses émotions de tous ces personnages, l'attendrissement dont ils étaient saisis, la joie, la reconnaissance... Mais tout à coup un voile funèbre obscurcit toutes les douceurs de ce moment; l'amie qui n'est plus manque à cette réunion de cœurs électrisés les uns par les autres, et les larmes de l'attendrissement s'échangent contre celles des regrets et des souvenirs. Sur-le-champ, M. et M<sup>me</sup> Boucher s'arrachent aux embrassemens de l'amitié. Ils emmènent avec leurs enfans ceux de l'amie qu'ils regrettent aux lieux où elle repose, et là, sur sa tombe, ils font jurer à tous de s'aimer, de s'aider, de se secourir mutuellement, de vivre toujours en frères. Réunir des talens supérieurs à des ames de cette trempe, n'est-ce pas assez pour mériter l'enthousiasme, l'amour de ses compatriotes et l'attention de ceux qui ont le bonheur de joindre au désir de faire le bien, le pouvoir de l'effectuer?

---

AVIS. — Le maire de la ville de l'Ille, département du Nord, donne avis que la direction du spectacle de la même ville est vacante en ce moment; qu'il sera reçu au secrétariat de la mairie, jusqu'au 1<sup>er</sup> avril prochain, des soumissions pour l'exploitation de ce spectacle, jusqu'à la fin de l'année théâtrale de 1824 à 1825.

Il sera également reçu d'autres soumissions qui seront ouvertes le 15 du même mois, pour la concession de la direction pendant trois ans, à partir du 20 avril 1825.

Les prétendans à cette entreprise pourront prendre, au secrétariat de la mairie, connaissance des conditions imposées à la direction.

Lille, le 22 juillet 1824. *Signé BONNIER DE LAYEUS.*

*A ce Numéro est jointe la Planche 237.*

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais.